

Romain Rolland - Stefan Zweig

Correspondance 1928-1940

Serge Niémetz

Deuxième partie

« Le troisième et dernier tome de la Correspondance, qui offre un éclairage historique d'un grand intérêt sur la façon dont ces années charnières du siècle dernier furent vécues par deux observateurs aux regards fort différents, constitue un témoignage décisif sur la résistance à l'épreuve de l'histoire de leur amitié, sans égale de part et d'autre, dans les nouvelles tempêtes qui se lèvent. »

Ainsi débutait dans les Etudes Romain Rolland n° 38 de janvier 2017 (p.25-32), la première partie de l'article que Serge Niémetz a consacré dans notre publication, à l'édition du troisième tome de la Correspondance Romain Rolland – Stefan Zweig, parue en septembre 2016 aux éditions Albin Michel.

Cette recension comporte 3 parties, en voici la seconde.

En cette année 1932, Zweig tend à se détourner de plus en plus de la politique et de l'action organisée, alors que Rolland qui ne croit plus qu'à l'action de masse, est déjà enclin, pour la favoriser, à mettre sous le boisseau les critiques à l'égard de l'URSS qu'il exprime encore dans ses lettres, et prépare un « Congrès de tous les partis contre le fascisme ». Il ne demande plus grand-chose à Zweig. Si, comme nous l'avons vu, il lui répond parfois assez sèchement, il garde pour son *Journal* une bonne part de ses critiques les plus dures. C'est apparemment par la presse que Zweig a été informé de la préparation du congrès qui se tiendra fin août à Amsterdam : Rolland ne lui en avait encore rien dit.

Le 23 mai, dans une longue lettre (pp. 272-273), Zweig annonce qu'ayant vaincu ses « attaques de dégoût » et sa tentation de se retirer, il se sent prêt à agir. Quant au congrès, cependant, il formule déjà des objections :

J'ai lu quelque chose de vague, un congrès que vous préparez : vous vous rappelez que je vous ai dit cela, il y a six mois. Mais un tel congrès n'aboutit à rien s'il n'apporte pas un programme déjà fixé. Je pense qu'il faudrait élaborer une sorte de catéchisme, un vaste programme

point par point (comme autrefois le manifeste de Marx, et peut-être encore plus lisible). Un paragraphe précis après l'autre, rien de vague. Et au congrès, chaque question, paragraphe après paragraphe, devrait être discutée jusqu'à ce qu'elle aboutisse à la forme d'une solution la plus précise. Si on ne resserre pas la question d'avance, un tel congrès sera débordé par la rhétorique et les choses vagues. Le monde est las des résolutions et protestations. Ce qu'il demande, ce sont des propositions claires et réalisables, paragraphe après paragraphe - un catéchisme, comme je vous dis, compréhensible par l'ouvrier et le paysan; voilà à mon avis ce qu'il faudrait avant tout préparer, ce qu'il faudrait rédiger et formuler en paroles écrites, avant de tenter une grande réunion qui toujours reste inefficace si on ne lui impose déjà ce qu'elle doit approuver.

Ces remarques tout à fait judicieuses en principe laissent malheureusement de côté ce point essentiel de savoir quelle force militante organisée serait en mesure d'élaborer de telles propositions, de les diffuser et de rallier « les larges masses » autour d'elles ? Quand la question s'impose à lui, il discerne bien ce qu'ont de mortel, en Allemagne au premier chef, les affrontements entre partis ouvriers :

Je vous assure qu'en Allemagne, en Autriche et partout, les ouvriers seraient heureux si le combat des théories cessait pour quelque temps et si les chefs permettaient au prolétariat de se réunir contre la réaction, écrit-il le 16 juillet (p. 279). Tout l'hitlérisme et la réaction sont le produit de ces querelles (non entre les frères, mais entre les partis), et ils seront écrasés tous les deux, les socialistes et les communistes, en Europe centrale, si on ne fait pas enfin une trêve. Ils le reconnaîtront quand il sera trop tard.

Mais la conclusion pratique qu'il en tire est tout à fait inadéquate : il faut, dit-il, avancer « contre les partis ou plutôt contre l'orgueil de leurs chefs » :

J'ai entendu d'autre part [...] que les fonds sont donnés par le parti communiste, je ne sais pas ce qui est vrai ; je sens seulement que l'organisation est mauvaise. Il ne faut jamais faire quelque chose autrement que seul ou avec son cercle sûr et éprouvé ; vous savez que j'aurais désiré

voir le congrès initié par vous seul, parce que vous êtes au-dessus des partis, – et aidé par vos amis du monde entier.

Les choses suivent leur cours sans sa participation, sans que Rolland réponde à ses attentes.

Quant au congrès, écrit Zweig le 23 juillet (p. 282), j'attends la convocation. Mais si vous pouviez seulement venir pour une heure, pour un instant ! Je connais la terrible atmosphère bavarde et ennuyeuse de tels congrès, mais pour cette fois il s'agirait de voir un instant l'homme de l'Europe, face-à-face.

Le 12 août (p. 288) : « Je n'entends rien du congrès. Et il vient déjà trop tard. » . Enfin, le 1er septembre (p. 289) :

Du congrès d'Amsterdam, je sais seulement qu'il était mal organisé. Vous ne le croirez pas, je n'ai pas eu un mot annonçant qu'il aurait lieu et quand. Je n'ai pas pu lire une ligne dans les journaux avant. Et si Toller ne m'avait dit le dimanche : aujourd'hui on ouvre le congrès, je n'aurais pas su un mot !!! Je serais peut-être venu, car j'ai fini mon livre. Il est devenu effroyablement gros, 600 pages, quoiqu'il ne contienne aucune anecdote, pas de bavardage, mais j'ai eu tant de plaisir avec ce caractère faible qui devient fort. Il est si facile d'être courageux quand on est né fort : toute la grandeur d'un homme consiste à devenir plus grand et meilleur qu'il ne l'était. Je suis très curieux de votre impression.

Il parle ici de Marie-Antoinette, mais pourrait bien dire : « Marie-Antoinette, c'est moi. »

Pour Rolland, le congrès « a été une très puissante manifestation, dont l'effet est et sera énorme dans les masses » (9 septembre, p. 293). Certes, les séances se sont déroulées sous la houlette de Barbusse, dont la déclaration inaugurale a précédé celle de Rolland, resté à Villeneuve.

Je connais comme vous la dangereuse personnalité de Barbusse, écrivait Rolland à Zweig le 31 mai (pp.277-278). On ne sait jamais ce qu'il fera exactement [...] On n'a, parmi les intellectuels, aucun ami sûr et actif, qui veuille consentir à sacrifier quelques semaines ou quelques jours de sa vie à une œuvre d'intérêt public. Pour le Congrès pacifiste de Madeleine Vernet, Andrée Jouve, Challaye, etc. Vildrac est parti, la veille, pour Rome ; Emmanuel Berl, qui avait fait annoncer un discours, n'est pas venu et ne s'est même pas excusé ; Jean-Richard Bloch ne bouge plus de Poitiers ; des Duhamel, etc. il ne faut point parler... c'est un égoïsme universel. [...] On prend Barbusse. On prend ce qu'on a ! On voudrait bien avoir quelque chose d'autre à prendre... Mais on ne peut pas attendre. Le danger est là. »

Contrastant avec le dilettantisme des milieux littéraires, c'est en fait le professionnalisme discret des agents de l'Internationale communiste qui a fait du congrès une première étape décisive dans la constitution

d'un front rassemblant des forces éparses sous la bannière de l'antifascisme. Le maître d'œuvre, présent à Amsterdam, en était Willi Münzenberg, propagandiste et organisateur de premier plan, qui obtiendra bientôt le soutien à l'URSS stalinienne du gotha des intellectuels et artistes occidentaux, ceux qu'il appelle ses « innocents » – des amateurs, en tout cas, à ce grand jeu. Le 27 juillet (p. 286), Rolland interroge Zweig sur une formule qu'il a employée, en français : « Nous, dont on ne peut se servir dans un parti ».

Assurément, ni Zweig ni lui ne serviraient à rien dans un parti. Mais Rolland s'avèrera très utilisable par un parti, et d'autant mieux qu'il n'y adhèrera pas formellement et restera le symbole de l'indépendance de l'esprit. Il deviendra l'archétype des *compagnons de route*. Le 27 mai 1932 (p. 275), il écrivait à Zweig :

Vos dernières lettres m'ont inquiété. La dernière [...] m'a peiné [...]. J'observe, depuis un certain temps, des oscillations de votre pensée. Vous avez naguère parlé nettement pour la défense de l'URSS [...]. J'admets que vous soyez pour, ou contre. Mais il faut, aujourd'hui, être pour ou contre.

Il n'y a pas d'autre alternative que celle-là, et c'est l'argument fondateur d'une défense de l'URSS qui aboutit à la défense du stalinisme.

*

Comme très souvent dans ses périodes de grande désorientation, Zweig oscille d'un extrême à l'autre, jusqu'à préconiser le recours au terrorisme. Le 27 mars 1932 (p. 265), il écrit à propos de la guerre en Chine :

J'ai donné le conseil de faire des listes de proscriptions publiques, listes de tous les journaux vendus, de tous les défenseurs (payés) du Japon, de toutes les fabriques et usines qui ont reçu des commandes de matériel de guerre etc. Il ne suffit pas de faire de la propagande contre un être anonyme, contre « la » guerre, contre « les » métallurgistes ; il faut des noms pour faire peur à tous ceux qui « arrangent » cette guerre (la Chine est si loin). [...] Nos protestations les amusent et ils s'en fichent. Mais voir figurer le nom dans une liste de proscription (qui pourrait être utilisée un jour par un jeune Chinois courageux) leur gênera la digestion. [...] Il faut leur faire peur. [...] Plus je vois le monde, plus j'étudie l'Histoire, plus je reconnais le rôle immense de la peur. C'est elle qui gouverne les peuples parce qu'elle gouverne les âmes. Peut-être pouvez-vous donner un conseil semblable. Il faut des actions de notre part. Le rôle de la parole est grand, mais jamais immédiat ; les protestations suivent les événements et notre devoir est de les anticiper !

D'un autre côté, il s'effraie de la perspective de révoltes échappant à tout contrôle :

La situation en Autriche est catastrophique et dans tous les Balkans. [...] Dans la Bulgarie, la Hongrie etc. la ré-

volte des paysans paraît presque inévitable. Si on connaît l'histoire, on sait que les révoltes des travailleurs ne sont jamais aussi dangereuses que celles des paysans, parce que les gens des plaines sont plus violents, plus incompréhensibles que ceux de la ville, qui obéissent à leurs organisations.

Mais ce qu'il redoute le plus, c'est la *petite bourgeoisie* – parce qu'ayant

l'âme petite, [elle] veut se hausser par de grandes paroles : les hitlériens sortent de ce milieu-là. C'est elle qui est le grand danger, en France, en Allemagne, partout, les petits koulaks, non les grands propriétaires, les grands commerçants. Par elle, l'esprit de petitesse, de la petite peur (qui s'accumule) pour leur peu d'argent, gouverne l'Europe – ni les grandes masses ni l'élite ne gouvernent plus, mais eux, l'esprit du petit employé, du petit commerçant, du petit cerveau

écrit-il le 9 mai 1932 (p. 270). Le 1er mars 1932 (pp. 260-261), déjà, il notait à propos des grands capitalistes :

Comme le bourgeois se représentait Lénine mangeant chaque matin un beefsteak de chair humaine, nous croyons trop facilement que ces gens-là sont des figures atroces et pleins de desseins noirs. Ce sont en général des calculateurs froids, sans imagination, qui ne devinent pas le mal qu'ils font ; leurs femmes lisent vos livres avec admiration et peut-être eux-mêmes, et on s'ennuierait mortellement en leur société. Au fond, ils savent que leur royaume n'est pas durable et qu'on exploite une mine avec plus de brutalité quand on sait qu'elle sera vite épuisée, et ils font de grandes affaires avec la conscience que cela ne va pas durer longtemps. Le capitalisme a perdu le courage et sa brutalité actuelle n'est pas un signe de force, au contraire. Pour la première fois au monde, les riches ne sont pas heureux et c'est pour moi le grand prélude moral de la chute matérielle du système.

Dans la même lettre, les considérations morales abstraites se substituent une fois encore au raisonnement politique : « Moi j'aurais préféré Hitler [à Hindenburg candidat à la chancellerie contre Hitler, et soutenu par les socialistes en désespoir de cause – S.N.] parce que j'aime les choses franches et claires ; mieux vaut la folie que le mensonge ! »

L'accession de Hitler à la chancellerie du Reich le 31 janvier 1933 le trouve désarmé. Son comportement traduit une grande irrésolution dans tous les domaines. Le 4 février (p. 315), il se prévaut de sa clairvoyance à éclipses dans une longue lettre qui, malgré la pose et l'égoïsme qui s'y expriment, pourrait laisser croire qu'il se ressaisit :

En Allemagne, nous sommes enfin là où la folie des nationalistes l'a voulu, et les autres, les nôtres, ont fait de leur mieux pour leur ouvrir la route. Le stupide et acharné combat entre la deuxième et la troisième Internationale les a détruits tous les deux en Allemagne; ils se trouveront

enfin fraternellement – dans le cachot. Vous savez que depuis deux ans, je ne fais que crier : unissez-vous ! Que je me refuse à tout effort qui soit unilatéral, socialiste ou bolcheviste, parce que j'ai vu et prévu le danger. [...] Maintenant, nous verrons la grande réaction et elle sera en Allemagne plus cruelle, plus violente qu'en Italie, elle sera nue et féroce. Personnellement, je ne crains rien, je crois au contraire qu'une tension forte nous sera bonne [...]. Moi, j'ai le pied ferme sur la terre, je ne chancelle plus. [...] Mais moi, je vois trop de jeunes gens et je suis obligé de trouver pour eux des encouragements. Pour soi-même, il faut serrer les dents et se préparer intérieurement. [...] J'ai presque envie que le combat commence. [...] Au fond, j'étais très las de la politique, j'étais prêt à abandonner toute occupation pour mon travail ; mais dès qu'elle devient de nouveau dangereuse, elle me tente de nouveau.

Y croit-il vraiment lui-même ? Cassandre se drape, comme souvent par le passé, dans la cape de Matamore.

Aucun espoir, écrit-il le 2 mars (p. 325), – la partie est perdue pour dix ans par la faute des socialistes en Allemagne, par la faute de Moscou qui a combattu l'union des travailleurs, et par la volonté inconsciente de l'Allemagne qui aime l'ordre plus que la liberté. N'espérons rien ! La Russie leur vendra son bois, la France sera mille fois plus conciliante avec Hitler qu'avec Erzberger et Ebert, ils auront leur époque. Encore une fois, nous serons les vaincus ! Mais mieux vaut l'être que de triompher par l'infamie ! »

Le 5 mars, Rolland ayant lancé un appel contre le nazisme, Zweig, apôtre ce jour-là des méthodes violentes, répond que, si le texte est « *beau et passionnant* », *l'heure n'est plus à de tels gestes.*

Ils soulagent notre conscience, mais [...] en ce moment, on ne peut rien espérer des protestations. [...] Ce qu'il nous faut, c'est une avant-garde (système fasciste), un «Stosstruppe» [troupe de choc S.N.] qui pour la paix use de la même brutalité physique que les autres pour la guerre. En ce moment, on ne peut rien espérer des protestations [...]. Les paroles n'ont aucune force ; ce qu'il faudrait, ce serait des actes de terrorisme, par exemple casser les vitres du palais à Genève [sic] – pas dans le sens symbolique mais avec des pierres réelles.

Le 9 mars, il est à Villeneuve, où il ne trouve pas le soutien qu'il espérait. Il n'a laissé aucun récit de cette rencontre ; Rolland notera en revanche dans son *Journal* l'inquiétude que lui inspire l'attitude de son ami et les divergences qui se creusent entre eux. La plupart du temps, comme assommé, à présent pétri d'angoisse pour le sort de l'Autriche, il s'interroge sur son propre avenir. Le 10 avril (pp. 332-334), il écrit :

Je suis très fatigué, je dors peu, j'ai peu de forces. Le coup était trop violent. Mais je sens qu'au moment de la nécessité, j'aurai ma force. Maintenant j'ai le regard embrouillé. J'hésite. Je tâtonne, nous sommes tous encore

comme réveillés d'un songe terrible. Mais je sens que la résolution se formera. [...] Pour moi, c'est maintenant une résolution profonde qui s'ouvre. Faut-il rester ? Faut-il s'en aller ? Rester veut dire: souffrir. Être menacé. Être obligé de se taire. De vivre comme un emprisonné. S'en aller veut dire : laisser les autres, qui n'ont pas la chance de l'indépendance matérielle par leur travail, quitter comme un chef[? sic] le navire le premier. Mais avoir la liberté de la parole. Rester et se taire (obligé de se taire) rend suspect comme lâche, s'en aller sent encore plus la lâcheté. Voilà la résolution que je remue jour et nuit. Et je crois que je déciderai de rester. [...] On peut me faire mille ennuis. On peut me prendre pour quelques jours ou semaines ou mois la liberté. Mais on ne peut pas m'empêcher de vivre et de résister.

Comment résister ? Et qui en prendra l'initiative ?

Tandis que Zweig se réfugie dans son travail et dans la pérennité de l'art, ses amis les plus proches s'étonnent de son silence. Certains le poussent à intervenir comme Juif, au premier rang desquels Rolland. Mais Zweig se refuse à toute agitation polémique, voire à toute discussion dont il dit craindre qu'elle ne desserve son propos. Le 2 mars 1933 (p. 325), déjà, il écrivait :

Les nationaux-socialistes ont particulièrement [comprendre : « partiellement » ou « sur ce point particulier » ? – S.N.] raison : il n'y a que les Juifs en Allemagne (excepté quelques rares exceptions) qui sont partisans de la liberté, de l'indépendance. [...] Pour une protestation, vous n'aurez que les Juifs : Einstein, Freud, Emil Ludwig, Wassermann, peut-être Werfel. Et le succès serait prodigieux pour l'autre parti. Les nazis triompheraient.

Il ne cessera plus de reprendre les mêmes arguments justifiant qu'il diffère et se désiste :

Jusqu'à présent je n'ai pas publié une ligne. Vous connaissez depuis des années mon argument – et la réalité a prouvé à quel degré il est juste – qu'il n'est pas possible que ce soient toujours et seuls les Juifs qui prennent la parole pour la liberté allemande. Combien de fois ai-je dit aux autres: nous nuisons en signant seulement nous, les Juifs, les appels, les protestations à la cause commune, nous devons combattre au deuxième rang, pas toujours au premier pour avoir plus de chances de victoire.

Le 15 juillet 1933 (p. 353), il ajoute : « Il est très difficile pour nous de prendre la parole. On tuerait avec un mot des dizaines d'innocents. » Et le 3 août (p. 358) :

Vous me dites qu'il serait nécessaire qu'un auteur juif élève sa voix. Vous avez raison. Mais la responsabilité est énorme. Les 500 000 Juifs en Allemagne sont tous des otages. Si nous parlons, on frappe sur eux avec une brutalité inconnue jusqu'à nos jours. Est-ce donc permis pour quelqu'un qui jouit de sa liberté personnelle de nuire à ceux qui sont dans la prison ?

Cette permanente valse-hésitation de Zweig tient en partie au fait que les éléments d'analyse qui lui permet-

traient de s'orienter dans les situations concrètes lui font défaut. Tandis qu'un Rolland cherche à éclairer les conjonctures particulières par des références historico-philosophiques appropriées, Zweig tend à dissoudre le particulier en le traitant comme typique ou exemplaire par des maximes généralisantes ; l'emploi de « Toujours... » devient presque un tic de langage : « Toujours la lâcheté court en avant de la force » (12 août 1932, p. 288) ; « la police use toujours et partout de moyens immoraux » (14 juin 1937, p. 513)... Bien souvent, il s'abandonne à une sorte de sous-marxisme naïf de café du Commerce : « Je me suis habitué à regarder toutes les questions d'argent comme la vraie force motrice, et je trouve malheureusement que rarement un autre motif ait encore place auprès de celui-ci » (2 juin 1930, p. 169). Il cherche, pourtant, ainsi quand à la lecture d'Otto Bauer, il acquiert la prescience de l'essor des bureaucraties, de ce qu'il appelle l'« internationale des employés » (14 avril 1931, p. 207) : « la bureaucratie (par instinct) combat les intellectuels [...]. L'employé triomphe partout » (20 mai 1931, p. 209). Il a conscience aussi de quelques aspects de la propagande (quoique le rôle de la radio lui échappe), de la puissance de la « foi », des images, des « catéchismes » plutôt que des analyses sur les masses, mais lui-même n'est pas très différent en cela : réagit de façon essentiellement émotionnelle. Soulignant le génie démythificateur de Freud (18 juillet 1930, pp. 182-183), il conclut : « Il détruit toutes les fausses illusions. Mais comment vivre sans foi, cela il ne le montre pas. »

Il est pathétique de le voir lui-même s'illusionner en usant de sophismes et de rodomontades. « N'est-il pas drôle que nous [...] soyons les seuls à oser une parole [...] ? J'ai vu un tas d'attaques contre moi, 'bolcheviste' [...]. Mais on a la peau dure », écrit-il le 5 juillet 1930 (p. 171). Ou encore, le 30 octobre 1931 (p. 236) :

Je me rappelle toujours la belle parole de Victor Adler ; 'mieux se tromper avec les ouvriers que d'avoir raison contre eux'. Maintenant [...] nous aurons bientôt une Autriche fasciste et une Allemagne hitlérienne. Soit ! Je n'ai plus peur de rien. Toutes les épreuves sont bonnes.

*

En 1929, la mort de Hofmannsthal symbolisait à ses yeux celle de tout un monde : « avec lui et Rilke la vieille Autriche a fini » (20 juillet, p. 112). À présent, il voit la menace se concrétiser de jour en jour :

Chez nous, je suis dans la bataille pour la prise d'armes aux organisations. L'Autriche est remplie d'armes, les socialistes et les fascistes ont établi de vraies armées [...] Nous aurons aussi la dictature, nous serons pressés dans le cercle d'airain, Italie, Allemagne, Hongrie (5 mars 1933 pp. 327-328).

Et le 10 avril (p. 334) : « L'Autriche est perdue, l'« Anschluss », question de peu de temps. Aucune illusion là-dessus. » Comme beaucoup d'autres en Autriche, tel Karl Kraus, il en vient à placer son espoir en l'Italie quand Mussolini se pose officiellement en protecteur et garant de l'indépendance autrichienne à l'issue de l'entrevue qu'il a en août 1933, à Riccione, avec le chancelier Dollfuss, qui de son côté a installé à Vienne un régime qu'on peut caractériser comme « clérical-fasciste ».

Dans la tourmente, Zweig s'est trouvé un modèle, un esprit frère dont le courage réside, dit-il, dans sa sincérité, et qui reconnaît sans honte son peu de vocation pour l'héroïsme : Érasme, qui n'avait certes pas le goût du martyr. Le 3 août 1933 (p. 360), sous l'invocation de l'humaniste de Rotterdam, il paraît vouloir se décharger du fardeau que représente pour lui sa judéité en adoptant le contresens le plus largement répandu sur ce que signifie « l'élection » du peuple juif :

Je ne vois la fin de cette peste que par une guerre. Impossible à mon avis que cela se règle paisiblement, parce que le fond idéologique de ce mouvement est une folie, l'idée de la race pure et supérieure à toutes les autres, la vieille folie inventée par Jéhovah et Israël du « auserwählten Volk ». Et notre tendance est justement le contraire : vous lirez un jour dans mon Erasmus tout cela, il sera avec toute son indécision mon porte-parole.

Cependant, la parole de Zweig se fait attendre, et quand elle viendra, cela tournera en sa défaveur.

Le 20 août 1933, il écrit à Rolland :

Vous savez que je n'ai rien publié depuis Noël, non par lâcheté, mais par tactique. [...] Je veux qu'on nous fasse tort, qu'ils ne trouvent pas le moindre prétexte, le silence les exaspère, parce qu'il leur rend leur position pseudo-morale plus difficile. Mais nous parlerons quand nous voudrons et je crois que cela sera bientôt. [...] Mais il faut travailler avant tout ; la seule réponse à toute discrimination, c'est la valeur de ce que nous créons.

Il critique par ailleurs Einstein, qui a cessé de prôner le refus du service militaire : « Si nous approuvons la violence, nous sommes prêts aussi à approuver les dictatures, les fascismes et nos adversaires d'antan nous forceront d'avouer que, c'étaient eux qui avaient raison. »

Quant à lui, il calque à présent son attitude sur celle qu'il aurait voulu avoir en 1914, « au-dessus de la mêlée » – Ou à tout le moins en dehors d'elle. En septembre, Zweig passe une quinzaine à Montreux et rend plusieurs visites à Rolland, qui en fait état dans son Journal pour noter en des termes très durs combien son disciple, grand bourgeois intellectuel, est vacillant, et combien leurs chemins se sont d'ores et déjà séparés.

La position de Zweig devient bientôt intenable en raison de démêlés avec les cercles d'exilés que lui vaut

son attitude vis-à-vis de la revue culturelle *Die Sammlung* (La Collection), fondée par un groupe de jeunes écrivains autour de Klaus Mann. *Die Sammlung* avait reçu l'accord d'écrivains prestigieux, mais tous se dérobent à la lecture du premier numéro, dont le radicalisme politique les effraie. Klaus Mann semble avoir été aussi blessé par le retrait de Zweig, qui avait promis un extrait de son *Érasme*, que par celui de son père. Zweig adresse ensuite à son éditeur Kippenberg une lettre de désaveu où il expose sa conviction que l'heure n'est pas à la bataille politique quotidienne, mais à l'accomplissement littéraire. La divulgation dans des conditions peu claires de cette lettre privée, le 14 octobre, provoque l'indignation des exilés. Le 21 octobre, dans une lettre qui paraîtra en tête du numéro 3 de *Die Sammlung*, Rolland exprime son soutien à Klaus Mann. Le 8 novembre 1933 (pp. 371-372), il écrit à Zweig :

Que serait-il advenu de la revue de Guilbeaux pendant la guerre, si je l'avais désavouée publiquement ? Et cependant, Demain était vingt fois plus agressif contre la France que Die Sammlung ne l'est contre l'Allemagne ; et il pouvait conduire – il a conduit Guilbeaux – à la condamnation à mort. Ce qui est pire : son âcreté, ses violences, son ton d'insultes contre des adversaires, après tout convaincus et ayant trop souvent payé leurs convictions de leurs deuils, me blessaient intimement ; et constamment je m'en plaignais à Guilbeaux. Mais je ne pouvais pas (comme on ne cessait de m'y engager, du camp français) me retirer de lui publiquement ; c'eût été le livrer aux chiens. J'ai dû porter sa responsabilité comme la mienne. C'est la règle du jeu. Dans toutes les révolutions, on paie, non seulement pour SOL, mais pour son camp.

Zweig multiplie les longues lettres embrouillées où il essaie de se justifier : à Klaus Mann le 18, le 23 ; à Rolland le 10, le 13, le 18 novembre encore... Ainsi le 11 (pp. 374-375) :

Jamais de la vie, je ne pensais faire le moindre ennui à Klaus Mann et à le désavouer en public. J'ai donné à mon éditeur ma lettre pour qu'il puisse être sûr de moi si on le questionnait ou l'embêtait (toute sa maison d'édition peut avoir des pertes terribles ou être boycottée) - mais jamais je ne donnais l'autorisation de publier ma lettre et je suis presque sûr qu'on l'a forcé à la rendre. [...] Vous me connaissez assez pour savoir que je ne mentirais pas. J'attends depuis des jours une réponse de [Kippenberg], je l'ai prié de me rencontrer en pays neutre et là je veux tout régler. [...] Je ne veux pas attaquer un homme avec qui j'ai travaillé 30 ans, sans l'avoir entendu. [...] Tout cela demande un peu de temps, surtout que je suis à Londres. [...] Il faudrait discuter longuement sur un autre point : je ne dis pas que l'artiste doit se taire. Mais il ne doit pas dans le combat aller en dessous de son niveau. [...] Si j'avais eu l'assurance de savoir dire quelque chose de poignant, de très grand, je l'aurais dit. Mais j'aurai honte d'écrire de telles choses sans force et im-

portance. Je suis peut-être encore trop fatigué, trop exténué, comme nous tous. [...] Moi, j'ai l'orgueil – excusez-le – de ne l'écrire que si je sais que j'ai quelque chose de saisissant, de retentissant à dire.

Pour l'instant, il séjourne longuement à Londres ; bientôt, il s'y réfugiera.

La *Correspondance* met à mal la version des événements qu'il donnera dans *Le Monde d'hier*, où il prétend d'une part n'avoir rien vu ni su des combats qui ont lieu à Vienne alors qu'il y est de passage, en février 1934, le jour où éclate la courte mais terrible guerre civile, d'autre part avoir pris soudainement la décision de quitter l'Autriche au lendemain de la perquisition dont il est l'objet à Salzbourg. Le 14 février (pp. 390-391), il écrit pourtant :

Je reviens en ce moment de Vienne où j'ai vu encore une fois la guerre. Des canonnades toute la nuit (contre les ouvriers), des mitrailleuses dans les rues, l'horreur nue et cruelle. [...] C'est la fin aussi de l'Autriche, car elle s'est trahie elle-même - tout ce qu'elle faisait de sympathique dans le monde est anéanti. Les ouvriers se sont battus comme des lions, on a dû canonner en pleine ville leurs maisons en 1934 !!! en 1934 – vingt ans après la guerre. Pour moi, je ne peux plus. On peut peut-être vivre sous la brutalité, pas sous la stupidité. Je quitte Salzbourg dans 10 jours.

Le 25 (p. 395), c'est de Paris qu'il adresse à Rolland le récit de la perquisition et expose ce qui motive sa décision. Il n'a pas un mot sur l'émeute parisienne du 6 février.

Je serai demain à Londres, enfin évadé de cette Autriche italianisée. Je vous écrirai dès que j'aurai eu une adresse. [...] J'ai honte pour l'Autriche. [...] Après les troubles de Vienne la police a donné ordre de fouiller ma maison de haut en bas, pour voir si je n'étais pas dépositaire d'armes [...]. Quatre policiers ont fouillé ma chambre à coucher, mes tiroirs pour trouver des grenades à main, des mitrailleuses, on a regardé de la [cave au grenier]. Cela à moi qui n'ai jamais été dans un parti, adversaire de toutes violences, cela dans une ville où je vis paisiblement depuis quinze ans !!! Naturellement ils n'ont rien trouvé et c'était seulement pour me donner un « avis » qu'on me « connaît comme personnage dangereux ». Naturellement, je quitte ma maison. Maintenant c'est fini. Vous savez que j'ai voulu m'en aller avant, mais je reculait toujours pour ne pas donner le signal. Le commandant doit quitter le bateau qui coule le dernier. Mais cette offense des stupides policiers, cette giflette morale rend ma décision légitime. Au fond je suis heureux de cette offense. Elle m'a aidé.

De fait, le départ de Salzbourg était de longue date

non seulement envisagé, mais préparé.

Zweig songeait à s'exiler depuis 1931, mais il temporisait. Le 10 juin 1933 (p. 346), il annonçait :

Je suis quasi sûr que je quitterai Salzbourg en automne. Il est impossible de vivre dans un milieu de haine, à deux pas de la frontière allemande. J'ai hésité longtemps. Mais maintenant je suis décidé de quitter tout, ma maison, mes livres, mes collections. Je n'ai plus l'ancienne joie de ces choses, je sens que tout ce qu'on possède a le pouvoir de diminuer la liberté intellectuelle et personnelle. Seulement je ne sais pas encore où m'installer. J'aurais préféré Rome, mais hélas, la politique ! Je n'aimerais pas m'installer en Suisse, surtout pas en Suisse allemande. Et près de Paris, je crains d'être trop mêlé à la foire sur la Place. Tout est difficile à décider et peut-être que je vivrai une année ou deux sans place fixe [...]. Vous comprendrez mon hésitation. Il est bien dur, après trente ans de travail honnête, de venir dans un pays comme un fuyard, comme exilé. [...] Peut-être que je laisserai la maison fermée derrière moi pour gagner un peu de temps. Mais avec le cœur, j'ai déjà dit adieu à tout. La décision est prise et si je savais où aller, tout serait déjà réalisé. Peut-être que je fais avec cela un bien à moi-même. Peut-être que cela amène un rafraîchissement de l'énergie vitale et créatrice. Peut-être que cela ne sera qu'un épilogue. Qui sait ?

Et le 26 (p. 351) : « Pour moi, en tout cas, je suis résolu à ne pas rester à deux pas de cette frontière : je me sens ici en pays ennemi. [...] Je ne sais pas encore où aller. Mais je trouverai une place dans le monde. [...] Liberté, liberté avant tout, un cœur ferme et mon travail je ne demande pas plus !! ».

décembre 2016

Fin du second volet de la recension de Serge Niémetz. Le troisième et dernier volet sera publié dans le n°40 des *Etudes Romain Rolland*.

Serge Niémetz, normalien, traducteur, est le biographe de Stefan Zweig : *Le voyageur et ses mondes. Belfond, Paris, juil., 1996*

Romain Rolland, Stefan Zweig, Correspondance - (1928-1940). Albin Michel, septembre 2016, 620 pages. On ne saurait trop remercier pour leur beau travail Jean-Yves Brancy et Siegrun Barat. Pour ce troisième et dernier volume comme pour les deux premiers de cette *Correspondance*, Jean-Yves Brancy a établi, présenté et annoté le texte ; Siegrun Barat a assuré la traduction des lettres de Stefan Zweig rédigées en allemand. S.N.